

LE MARCHÉ AUX ESCLAVES...

Ohé, les prolos, chatouillez-vous le nombril, il s'agit de rire et de vous foutre en joie.

N'allez pas ronchonner et prétendre que vous n'avez par le cœur à la rigolade, - la saison est à la joie: déridez-vous, nom de dieu!

Y a de quoi, d'ailleurs: savez-vous bien que la gouvernance est tout plein gentille à votre égard.

Tandis que, grâce à sa flicaille, il lui serait facile de vous faire étrenner de quelques marrons - pas glacés - qui vous seraient servis tout chauds, sur le coin de la margoulette, elle veut être bonne fille et vous paie des étrennes pas ordinaires.

Pour ne pas vous faire languir, voici: la gouvernaille - large des épaules - vous rouvre, à deux battants, la Bourse du Travail.

Oui, à deux battants!... Seulement, elle va coller une barre en travers, de façon que ne puissent entrer que ceux qui courberont l'échine..., bas, bien bas ! Si bas que, pour s'enquiller dans la turne, il faudra quasiment se fiche à quatre pattes, s'aplatir comme une limande.

Comment les bons bougres des syndicales vont-ils prendre la chose?

Vont-ils entonner un cantique en l'honneur de la République radicale et accepter comme une largesse magnanime le cadeau des jean-foutre de la haute?

Ou bien, vont-ils avec des airs patelins, ni chair, ni poisson, se faufiler dans la baraque en sourdine, acceptant pour la frime les ordonnances de l'Autorité, - puis, une fois ancrés dedans, y prendre leurs aises, sous la devise: «*On y est, on y reste!*».

Des deux attitudes, inutile de faire observer que la deuxième serait la moins mouche.

Il en est pourtant une troisième, autrement galbeuse, qui serait un riche camoufiet foutu aux dirigeants:

Voyez-vous que les Syndicats, fiers de leur indépendance, envoient bouler les grosses légumes et refusent d'entrer à la Bourse, autrement que la tête haute et sans conditions d'aucune sorte.

De fait, ce serait absolument logique! De quel droit l'État a-t-il l'aplomb d'imposer ses volontés aux prolos?

«*C'est moi qui paie!*» répond-il.

Oh la là, quel monteur de coups ! Lui qui paie... Et avec quoi? D'où tire-t-il la belle monouille qu'il gaspille en folies et en imbécillités de toutes sortes, - sinon de nos profondes?

On ne nous la fait pas! Si nous sommes assez poires pour nous laisser plumer, - du moins savons-nous qu'on nous plume.

L'État ne produit rien et dépense beaucoup.

Donc, à la Bourse, comme partout, c'est nous qui payons.

Hélas, nous ne sommes bons qu'à ça: financer à tire-larigot!

Faudrait pourtant s'aligner pour ne pas être trop niguedouilles: Étant chez nous, dans cette Bourse, - d'où le populo n'aurait jamais dû se laisser déloger, - qu'y a-t-il d'épatant à ce que nous voulions bricoler nos petites affaires en toute liberté, sans permettre à personne d'y fourrer le nez?

Si l'État, grâce à la puissance que notre gnolerie lui donne, prétend nous museler, nous imposer ses volontés, - nous parquer dans cette Bourse comme un troupeau de moutons dans l'antichambre de l'abattoir, - nous resterons dehors.

Nous lui laisserons son *Marché aux Esclaves* pour compte!

Cette attitude, bougrement catégorique, serait autrement digne et efficace que les tergiversations et l'acceptation hypocrite. Ce serait l'affirmation, pure et simple, que les prolos attendent nous d'eux-mêmes, et on fait d'améliorations ne tablent que sur celles qu'ils décrocheront à la force du poignet.

Sous une pareille mornifle, la gouvernaille en verrait trente-six chandelles.

En effet, y a rien de plus vexant que de se voir refuser un cadeau: Le birbe s'amenait, la gueule enfarinée et, au lieu des remerciements qu'il croyait encaisser, on l'envoie aux pelotes avec un glaviot en pleine hure.

Ce serait la posture de la gouvernance si les syndicats parisiens refusaient de reprendre possession de la grande baraque de la place du Château d'Eau.

Au surplus, le populo est payé pour avoir de la méfiance: chaque fois que les grosses légumes nous font des mamours, y a un carottage à la clé. La réouverture de la Bourse du Travail ne serait elle pas une nouvelle tentative d'enrégimentement?

En régimentement essayé tant de fois en pure perte, depuis Barberet, - mais, dont l'actuelle nécessité serait d'autant plus impérieuse qu'en majeure partie, les syndicats ne veulent plus rien savoir de la politique.

Si on prend la question de plus haut, peut-on imaginer rien de plus pitoyable et de plus honteux que cette invention: *Bourse du Travail*?

Que les capitalos nous tiennent pour une marchandise et trouvent tout naturel qu'en face de la Grande Bourse où se maquillent les Panamas, à côté de la Bourse du Commerce où se mijotent les «*Pactes de famine*» on édifie le *Marché aux Esclaves*, c'est parfait!

Mais, ce qui est triste, c'est que nous emboîtions le pas!

Ce ne serait pourtant pas du luxe si nous songions enfin à être des hommes, et non plus des producteurs, - si, au lieu de nous occuper à quel prix se louera ou se vendra notre viande, nous nous alignions pour en supprimer le commerce et l'exploitation!

La «*Bourse du Travail*», son nom l'indique, c'en tout ce qu'on voudra, hormis du socialisme. C'est une invention bourgeoise destinées à emberlificoter les prolos.

Après 25 ans de république, deux affreux tas de moellons symbolisent dans Paris le dernier quart du siècle: sur la Butte, le Sacré-Cœur; rue du Château-d'Eau, la Bourse du Travail.

Là-haut, la masturbation intellectuelle; ici, la mise au tarif de la viande à turbin.

Émile POUGET.
